

11 janvier 2020

Honte et culpabilité

dans les liens familiaux¹

Albert CICCONE²

Je vais d'abord donner une définition différenciée de la honte et de la culpabilité, en soulignant la topique intersubjective dans laquelle se déploient ces affects. Je discuterai ensuite des sources de la honte et de la culpabilité et des éprouvés de honte et de culpabilité chez le bébé. Puis je parlerai de la honte et de la culpabilité dans le traumatisme, et envisagerai le travail de la honte et le travail de la culpabilité. J'explorerai ensuite les rapports entre ces affects et les situations d'humiliation et de tyrannie. Et je donnerai enfin, pour terminer, une petite illustration d'un des destins les plus heureux de la honte, à savoir la créativité.

Définition de la honte *versus* culpabilité

On différencie classiquement la honte et la culpabilité à partir des rapports qu'elles entretiennent avec les instances psychiques. La culpabilité exprime une tension entre le moi et le surmoi à partir de la transgression effective ou fantasmée d'un interdit. La honte signe plutôt une situation de tension entre le moi et l'idéal du moi. Elle témoigne de l'échec du moi au regard de son projet narcissique. Dans la honte, le moi n'est pas fautif mais indigne.

Une autre distinction entre culpabilité et honte tient en ceci : la culpabilité résulte des attaques du sujet contre ses objets d'amour qu'il redoute d'avoir fantasmatiquement détruits ;

¹ Cf. Ciccone et Ferrant, 2015.

² Psychologue, psychanalyste, professeur de psychopathologie et psychologie clinique à l'université Lumière-Lyon 2, président d'ALPACE (Association lyonnaise pour une psychanalyse à partir de la clinique de l'enfant).

la honte, par contre, découle plutôt du sentiment d'être disqualifié, rejeté, « abjecté » par l'objet. La honte est donc plus narcissique que la culpabilité. Si la culpabilité est issue de l'expérience d'avoir perdu un objet d'amour, de l'avoir abîmé, la honte, quant à elle, provient non pas de l'expérience de perdre ou d'abîmer l'objet, mais de l'expérience d'*être perdu* ou d'être abîmé pour l'objet. La honte suppose l'identification du sujet à l'objet déprécié, abîmé, avili, humilié bien sûr, et qui a perdu le sujet comme objet. La honte est éprouvée depuis la place de l'objet disqualifié, rabaissé et qui a perdu le sujet. C'est là un processus similaire à l'identification mélancolique. De ce point de vue, on peut dire que *la honte est à la culpabilité ce que la mélancolie est à la dépression*.

Toujours dans cette idée d'être perdu pour l'autre, Imre Hermann (1945) définissait la honte comme liée à une situation de « décamponnement » : le bébé décamponné, sans appui, laissé tomber, se retrouve dans une détresse, une nudité absolue. Le décamponnement concerne aussi le lien social, le lien à l'entourage, à l'environnement.

La culpabilité et la honte n'ont par ailleurs pas les mêmes destins. La culpabilité peut être refoulée, par exemple, et faire retour de différentes manières, dans différents symptômes. La honte, par contre, n'obéit pas à la même topique. Elle ne peut pas être refoulée. Elle peut être enfouie, mais se révélera dans le même temps, comme si le dedans et le dehors étaient sur la même face. On peut penser par exemple au fait de rougir de honte : ce qui est caché est en même temps visible du dehors.

L'un des destins de la honte, ou l'un des contre-investissements, est l'*exhibition* : ce qui fait honte devient exhibé, montré, revendiqué. On peut penser à certaines situations où ce qui peut générer des affects de honte (comme par exemple l'homosexualité, l'obésité, l'anorexie, le handicap...) est exhibé de façon provocatrice.

Il y a là comme un retournement anal-phallique (cf. Guillaumin, 1973). En effet, la honte renvoie au monde de l'*analité*, du cloaque anal : quand on est décamponné on tombe dans un monde anal ; la situation prototypique de la honte, pourrait-on dire, est celle dans laquelle le monde voit que l'enfant a déféqué dans sa culotte. On peut retourner cette situation en exhibant le caca honteux comme un phallus brillant. Mais la situation est réversible. Le phallus brillant exhibé, fétichisé, peut redevenir brusquement un objet fécal honteux.

On voit donc la place du regard, son regard à soi mais surtout le regard de l'autre, dans la culpabilité et encore plus dans la honte. Dans la honte on se retrouve nu devant le regard de l'autre.

Cela va me conduire à souligner la dimension intersubjective de ces éprouvés.

Souffrance intersubjective

La honte comme la culpabilité sont des affects, des émotions qui concernent ou qui supposent l'intersubjectivité. La culpabilité et la honte sont des souffrances *de* et *dans* l'intersubjectivité.

La culpabilité est un sentiment éprouvé devant le surmoi accusateur, suite à une expérience d'avoir transgressé, ou d'avoir blessé l'objet, et réclame réparation ou punition ; la honte est éprouvée devant l'idéal du moi, avec un sentiment d'être petit, incompetent, impuissant, humilié, indigne, nu ; et la honte comme la culpabilité supposent un sens développé d'une signification partagée – de l'événement, de la situation concernée.

La honte, par ailleurs, est amplifiée par le fait d'être exposé au regard de l'autre, et pousse à éviter le regard.

C'est d'ailleurs ce qu'a fait Œdipe, par exemple, lorsqu'il s'est aveuglé. Freud met l'accent sur la culpabilité dans le drame œdipien mais il néglige la honte. Œdipe, quand il perçoit l'horreur de sa situation, s'aveugle pour éviter le regard mutuel ; il ne peut pas supporter l'idée d'avoir à soutenir le regard des autres. Puis Œdipe fera l'objet d'humiliation, de mépris, de bannissement : la honte envahit la sphère publique.

On mesure ainsi l'aspect interpersonnel et social de ces affects ou émotions ou sentiments, mais surtout leur aspect intersubjectif. Le regard mutuel soutient l'intersubjectivité. La honte et la culpabilité sont éprouvées depuis le lien à l'objet, elles concernent le lien à l'objet – externe puis interne, intériorisé. Elles concernent une subjectivité commune, une connaissance commune, la transmission d'un sens qui deviendra commun. Les sentiments de honte et de culpabilité sont d'abord « importés », c'est d'abord un autre qui dit au sujet, à l'enfant, qu'il doit avoir honte ou se sentir coupable. Cela est davantage vrai pour la honte que pour la culpabilité. Les observations de bébés ordinaires, par exemple, montrent que les parents indiquent la honte (« Tu devrais avoir honte ») de façon très précoce, bien avant la culpabilité, et bien avant que l'enfant ait la possibilité d'éprouver un tel sentiment.

Et cela est compatible avec l'idée que le surmoi comme l'idéal du moi sont d'abord ceux d'un autre, ils sont créés en partie à partir de l'intériorisation du surmoi et de l'idéal d'un autre, du parent.

La honte et la culpabilité s'inscrivent donc dans un processus intersubjectif, interpersonnel, familial, social.

On peut d'ailleurs signaler la manière dont la culpabilité et surtout la honte représentent un puissant moyen de *contrôle social*. La honte et l'humiliation. Il n'y a qu'à voir certaines émissions de télévision qui vendent de la compétition et de l'humiliation. L'humiliation est également employée comme méthode éducative, par les parents, mais aussi par les professionnels. L'humiliation comme méthode éducative est omniprésente à l'école, par exemple (dire les notes des copies ou des devoirs devant tout le monde, avec des commentaires plus ou moins sadiques...). L'exposition au regard public amplifie la honte.

Si la honte et la culpabilité sont ainsi indiquées et transmises, ces affects sont transmis de manière inconsciente non seulement dans un travail de socialisation, avec toute la perversité qu'un tel travail peut contenir, mais aussi dans des projets intersubjectifs plus spécifiquement pervers, à travers des liens dans lesquels un autre est utilisé par un sujet pour prendre en charge un aspect de lui-même dont il veut se débarrasser. On voit bien sûr là comment l'*identification projective* est au centre de tels procédés et de tels liens. Et on peut voir là un des effets de la culpabilité, mais encore plus de la honte, qui consistera à désigner ce que l'on peut appeler un « *porte-affect* », pour porter la honte que le sujet ou la famille ne peut traiter. Et on verra de telles configurations de liens se tisser en particulier sous forme de *liens tyranniques* – j'y reviendrai.

Essayons de nous approcher des sources de la culpabilité et de la honte, dans le développement.

La culpabilité et la honte chez le bébé

Des affects primaires indifférenciés

Peut-on différencier culpabilité et honte chez le bébé ? Certains auteurs soutiennent que la honte, dans le développement, serait postérieure à la culpabilité, et apparaîtrait vers la troisième année de la vie (Abraham, 1924). D'autres au contraire considèrent la honte comme première, la culpabilité étant un affect plus sophistiqué, secondaire à la honte (Janin, 2007) ; la honte serait « troquée » contre la culpabilité. Cependant l'observation permet difficilement de confirmer tel ou tel modèle. L'observation clinique du bébé ne permet pas d'affirmer l'antériorité d'un affect sur l'autre.

Par ailleurs, la culpabilité comme la honte chez le bébé ne s'observent pas directement. Bien sûr, des attitudes corporelles du bébé peuvent être interprétées par l'observateur comme traduisant des éprouvés de culpabilité ou de honte. Ces affects ou émotions sont donc déduits des comportements ou attitudes observés. Et ils sont déduits notamment des mouvements de détresse et de désespoir que peut manifester un bébé.

On peut dire que dans leur état primaire, la culpabilité et la honte sont peu différenciables et distinguables. Elles sont mêlées. Nous avons affaire à un *affect mêlé*, qui se différencie au cours du développement, au cours des mouvements de secondarisation, en honte et en culpabilité secondaires. Il en est ainsi chez le bébé comme il en est ainsi dans les éprouvés primaires, archaïques, mobilisés par les états de détresse et de désespoir extrêmes chez tout un chacun. Culpabilité et honte se différencieront au cours d'un processus d'élaboration, à partir d'un affect primaire mêlé.

De la même manière, d'ailleurs, le surmoi (qui est responsable de la culpabilité) et l'idéal du moi (qui est responsable de la honte) sont dans leur état originaire indifférenciés, mêlés, et se différencient progressivement. Au surmoi répondront les affects qui prendront forme de culpabilité, et à l'idéal les affects de honte.

La culpabilité et le surmoi protecteur chez le bébé

Mélanie Klein, on s'en souvient, situe la culpabilité comme apparaissant à l'abord de la position dépressive et en lien avec l'expérience du sevrage (1934, 1948, 1959). C'est dans la période où le bébé est au sein, où il passe de l'introjection d'objets partiels à l'introjection d'un objet complet, qu'il éprouve un commencement de culpabilité et de remords, un commencement de souffrance éveillée par le conflit d'ambivalence, un commencement d'angoisse devant la perte imminente des objets d'amour intériorisés et extérieurs.

La culpabilité dont il est question ici est celle dont témoigne le souci pour l'objet, la sollicitude envers l'objet, et le désir de réparation. C'est la culpabilité de la position dépressive, culpabilité produite par un surmoi intégré, secourable et protecteur. Dans la position dépressive, le souci pour l'objet prend le pas sur le souci pour soi ; le sujet renonce à jouir narcissiquement de l'objet. On sait que pour Mélanie Klein la position dépressive est centrale et déterminante pour le développement psychique et pour la santé mentale.

Mais comment observe-t-on la culpabilité chez un bébé de quelques mois ? Comment peut-on observer les signes de la culpabilité, et donc les signes de l'intériorisation précoce d'un surmoi protecteur ?

La culpabilité n'est jamais observée directement. On peut bien sûr observer un bébé qui va hésiter à répéter un acte suite à un interdit ou une réprimande parentale. On peut observer et dire que le bébé hésite, est étonné, perplexe, inquiet, mais la culpabilité sera difficile à affirmer. On peut remarquer que Winnicott (1950), par exemple, emploie le terme d'« inquiétude », il parle du « stade de l'inquiétude » pour désigner la position dépressive. Inquiétude est un terme plus descriptif. On peut voir un bébé inquiet. Dépression, culpabilité sont des termes plus interprétatifs.

La culpabilité peut être déduite de l'observation d'actes de *réparation*, car la capacité de se sentir coupable est souvent liée à la possibilité d'opérer une réparation. La réparation peut donc rétrospectivement confirmer la culpabilité. Mais la réparation désigne essentiellement un processus psychique, fantasmatique qui, tout comme la destruction d'ailleurs, n'a pas toujours son corrélat comportemental, surtout chez un bébé dont la motricité est très limitée.

On peut cependant observer très précisément la manière, par exemple, dont un bébé va ranimer un parent fragilisé, fatigué, et va transmettre au parent un bon sentiment, celui d'être une bonne mère ou un bon père d'un bon bébé. On peut penser qu'il s'agit là d'un acte de réparation. On peut voir comment un bébé fait la conquête du parent, exprime le besoin que le parent soit près de lui, souriant, communicant, peut-être parce qu'il a peur qu'il se fâche contre lui, qu'il l'abandonne et ne revienne plus, parce qu'il a cessé de manger, par exemple. Il s'agit bien là, on peut le penser, de réparation. La réparation suppose que l'objet survive à la destructivité, et qu'il soit attentif à recevoir et comprendre l'acte de réparation. Si l'objet survit, s'il se répare, le bébé peut alors avoir l'illusion de réparer, et il peut alors éprouver une culpabilité maturative, et non persécutoire, tyrannique.

Voici une observation de bébé qui peut éclairer la question de l'intégration précoce du surmoi et de la constitution d'un affect ou d'un sentiment de culpabilité. Je ne donne ici qu'une très courte séquence qui se déroule pendant un change, alors que le bébé a 5 mois³ :

Le bébé est sur la table à langer et il a un échange ludique avec la mère qui a son visage très proche de lui. Brusquement, le bébé lance ses mains et attaque le visage maternel. Il griffe, attrape le nez de sa mère, se saisit des cheveux. La mère prend les mains du bébé et dit : « Non, caresse comme cela ! », en caressant ses joues avec les mains du bébé. Le bébé est étonné, regarde intensément la mère, reproduit ses attaques. La mère répète sa réponse. Puis le bébé caresse le visage maternel et rit, jubile. À un moment la mère s'éloigne pour se saisir d'un objet ; le bébé suit son

³ Cf. Ciccone, 2014.

mouvement du regard. Puis on voit le bébé lancer une main au-devant de lui et attraper cette main avec l'autre, semblant réaliser un mouvement dans lequel une main retient l'autre qui se jette en avant. Tout cela en vocalisant.

On observe là une mère qui transforme l'attaque du bébé en un contact tendre, qui aide le bébé à réaliser une intégration pulsionnelle, à lier l'agressivité, à lier la haine à l'amour, etc. Et la mère peut le faire parce qu'elle n'est pas détruite par l'attaque du bébé. Tout se serait passé autrement si la mère avait été agacée, si elle avait dit : « Arrête de me griffer comme ça ! », ou bien : « Qu'est-ce que tu es méchant avec maman ! »

La mère transforme la destructivité, parce qu'elle résiste à la destructivité, et le bébé peut ainsi intérioriser, ou montrer un début d'intériorisation de cette fonction transformatrice qui est d'abord une fonction limitante. La main qui retient traduit l'intériorisation du parent qui contient le bébé, du surmoi qui contient la pulsionnalité. Un surmoi qui contient, qui limite, est d'abord un surmoi qui retient. C'est ensuite un surmoi qui transforme.

On le voit, l'intégration du surmoi, et donc la construction ou la composition de l'affect de culpabilité, se réalisent dans l'intersubjectivité, dans les expériences intersubjectives, le rôle de l'objet, de la réponse de l'objet, étant essentiel dans cette co-construction.

La honte et l'estime de soi chez le bébé

Comme la culpabilité, la honte ne s'observe pas directement, elle est déduite. On peut bien sûr voir un bébé de 18 mois, par exemple, se cacher, parce qu'il est en train de déféquer dans sa couche. Je disais que la honte est liée au regard, elle est liée aussi à l'analité. La situation prototypique de la honte est celle dans laquelle tout le monde voit que l'enfant a déféqué dans sa culotte. On peut aussi observer des attitudes corporelles qui évoquent la honte chez des enfants plus jeunes, âgés d'à peine 6 mois (Tomkins, 1963).

Mais la honte se déduit surtout des observations d'expression de détresse et de désespoir chez le bébé, comme je le disais précédemment. La honte et la culpabilité répondent aux expériences de détresse et de désespoir que manifeste le bébé ; et le désespoir est préférentiellement considéré comme générateur de honte. La honte, notamment dans ses formes extrêmes, se caractérise par une disqualification absolue du soi, une abrasion majeure de toute confiance en soi, une extinction de toute croyance en une quelconque capacité créatrice du soi (on retrouvera cela non seulement chez le bébé mais chez n'importe qui, dans les formes extrêmes qu'Alain Ferrant et moi-même avons qualifiées de « honte d'être »,

situations dans lesquelles se mêlent les éprouvés primaires de honte et de culpabilité – Ciccone et Ferrant, 2015).

Si la honte est corrélée au désespoir chez le bébé, elle rejoint tout particulièrement l'*estime de soi* du bébé – et de tout sujet en général.

L'estime de soi est tributaire des relations que peut vivre le bébé, et notamment de l'amour, mais surtout des *émerveillements* qu'il peut susciter. Un bébé ne peut pas développer une confiance en soi si jamais personne ne s'est émerveillé de ce qu'il montre, de ses progrès, de ce qu'il est... Le bébé a besoin qu'on s'émerveille (voir l'excellent titre d'un ouvrage sur l'approche psychanalytique du bébé : *Les Liens d'émerveillement*⁴).

Le bébé a besoin aussi qu'on le comprenne, pour développer une confiance en soi. La compréhension passe par les expériences de partage d'affect, d'« accordage affectif (Stern, 1985). C'est aussi par ces expériences de partage d'affect que *se transmettent* les affects, que sont indiquées les affects, et en particulier les affects de honte et de culpabilité.

Les psychologues du développement, par exemple (cf. Emde et Oppenheim, 1995), décrivent et mettent en évidence la façon dont un tel affect de honte est transmis à travers les comportements qui utilisent ce qu'ils appellent la *référence sociale* ou le *regard référentiel* – la honte est particulièrement liée au regard, comme je le rappelais.

Quel est ce procédé de référence sociale ? Ce terme désigne le comportement de l'enfant qui, dans les deux premières années, devant une situation inconnue, énigmatique ou incertaine, lit le sens de la situation sur le visage maternel (ou de l'adulte présent) et régule sa conduite en fonction du signal émotionnel que donne cet adulte⁵. La honte est transmise à travers les composantes dites « réactives » de la référence sociale (par lesquelles l'adulte transmet « ce qui ne se fait pas ») par opposition aux composantes dites « proactives » (par lesquelles l'adulte transmet « ce qui se fait »).

Les composantes proactives donnent le sentiment d'un intérêt conjoint : l'autre est un support avec lequel le bébé a le sentiment d'un « aller ensemble » ; se construit ainsi une sorte de « moi dyadique » ». Les composantes réactives, par contre, donnent au bébé le sentiment d'être seul, lâché par l'objet, impuissant. Dans les deux cas se développe un *sens partagé* de la situation.

La référence sociale, le regard référentiel, met donc en scène le *regard*. C'est pourquoi la honte est particulièrement en jeu dans ces comportements. La honte est l'effet du regard de

⁴ Lacroix et Monmayrant, 1995.

⁵ Cf. Sorce et Emde, 1981 ; Klinnert, 1985 ; Klinnert et coll., 1986 ; Sameroff et Emde, 1989 ; Emde, 1992.

l'autre, elle pousse à fuir le regard. C'est ce qu'a fait Œdipe lorsqu'il s'est aveuglé, comme je le rappelais précédemment.

La compréhension, le partage d'affect, l'accordage affectif développent et fortifient chez le bébé les sentiments de sécurité, d'harmonie et donc d'estime de soi.

L'échec de ces expériences et le désespoir dans lequel elles plongent le bébé font le lit des sentiments de culpabilité mais surtout de honte. Certains auteurs considèrent que la honte est l'effet d'un « décamponnement », je le disais précédemment avec Hermann (1945), d'une interruption de l'attachement qui rend le bébé vulnérable, impuissant et sans espoir (Shore, 1994). L'absence d'attention, de compréhension, d'accordage, le rejet, l'hostilité de la part des parents, mais aussi de la fratrie, vis à vis de ce que le bébé éprouve, pense, manifeste, communique, donnent lieu à un sentiment d'impuissance et de désespoir qui fait le lit des éprouvés de honte. L'impossibilité d'introjecter un objet fiable, sécurisant, produit du désespoir et disqualifie l'estime de soi.

Les objets internes sont endommagés aussi par les attaques envieuses, la rage du bébé. L'identification à de tels objets engendre un sentiment de disqualification et précipite les éprouvés de honte. Les mouvements addictifs de destruction font sombrer dans le désespoir.

Certains décrivent aussi comment de tels objets internes endommagés mettent en place un surmoi sévère qui prolonge les dommages infligés à l'estime de soi (Cooper et Magagna, 2005). Ce « détracteur interne » maltraite l'enfant au moyen de critiques persécutrices et de harcèlements incessants. On peut dire alors que la culpabilité se rajoute et se mêle à la honte.

D'autres encore décrivent l'inévitable accrochage adhésif à l'expérience d'être tyrannisé par ce détracteur interne (Magagna et Segal, 1998). Créer de bonnes relations devient impossible pour le sujet, car tout espoir d'un bon lien s'accompagne d'une peur d'être blessé et déçu. De plus, un tel accrochage offre une possibilité d'éviter de penser et donc d'éviter de faire face aux sentiments de culpabilité et de honte, dus à l'incapacité dans laquelle se retrouve le sujet d'aimer, à son utilisation majeure de la destructivité, et à son chagrin d'avoir porté atteinte aux bonnes relations qui pouvaient se déployer.

Par ailleurs, et c'est là un indice des éprouvés de honte chez l'enfant en général et le bébé en particulier, on peut constater que le sentiment d'être mauvais ou endommagé peut favoriser une soumission masochiste à la tyrannie d'un objet de l'entourage, comme par exemple un frère ou une sœur sadique.

Notons l'importance qu'il y a à considérer non seulement les relations du bébé à ses objets parentaux, mais aussi les relations au groupe fraternel. Les expériences et les liens du bébé relatifs à sa fratrie sont au moins autant importants pour son développement (sain ou

pathologique) que les liens aux parents⁶. L'expérience du partage de l'espace parental, maternel, avec un frère ou une sœur, a une influence tout à fait considérable sur l'image que l'enfant se construit de lui-même et sur son estime de soi (cf. Nathanson, 1987). On peut dire que se sentir mal aimé, rejeté, se retrouver poussé dans la solitude, du fait entre autres de la rivalité fraternelle qui conduit le bébé à perdre constamment le contact avec son parent lorsque s'interpose continuellement et brutalement un frère ou une sœur – et lorsque le parent ne protège pas suffisamment ce contact –, prédispose à ressentir de la honte.

La honte s'inscrit donc dans un processus intersubjectif, interpersonnel et social, la famille et la fratrie étant le premier espace social qui se présente au bébé.

Honte et culpabilité dans les contextes traumatiques

Quelques mots maintenant sur la honte et la culpabilité dans les contextes traumatiques. Je me référerai plusieurs fois, comme exemple de situation traumatique, à celle dont j'ai une certaine expérience clinique, à savoir la situation de rencontre avec un enfant porteur d'une anomalie – un handicap, une psychopathologie grave et précoce. Situation traumatique pour les parents et pour l'ensemble des membres de la famille.

Si dans les contextes traumatiques on peut en général assez facilement avoir accès à la culpabilité, il en est souvent autrement pour la honte. Pour ce qui est de la culpabilité, on peut parler d'un véritable *travail de la culpabilité* dans les contextes traumatiques. La culpabilité impose un travail psychique, et elle réalise elle-même un travail psychique.

Le travail de la culpabilité

On peut en effet observer, dans les contextes traumatiques, le déploiement de ce que j'ai appelé des *fantasmes de culpabilité*, c'est-à-dire des scénarios reconstruits dans lesquels le sujet se désigne comme coupable du traumatisme qu'il subit. Et cela même si le sujet sait qu'il n'y est pour rien. En effet, celui-ci se demandera malgré tout : « Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour que cela m'arrive ? »

Ces fantasmes ont une double fonction : d'une part, atténuer l'impact traumatique du traumatisme (le sujet devenant actif là où il subit passivement), et, d'autre part, rendre

⁶ Cf. par exemple les observations remarquablement convaincantes de Jeanne Magagna *et al.*, 2005.

possible et rendre compte d'un mouvement d'appropriation (le sujet devenant sujet d'une histoire étrangère qui s'impose à lui).

On peut dire, en effet, que si le sujet est coupable de ce qu'il subit, s'il y est pour quelque chose, si l'événement est justifié, le traumatisme est alors déjà moins traumatique, et il est par ailleurs maîtrisé, contrôlé, car approprié par le sujet. Le traumatisme est d'autant plus injuste et scandaleux qu'il est inéluctable et qu'il échappe au moi. On peut dire que *plus le sujet est innocent de ce qui lui arrive et plus, en quelque sorte, le traumatisme est traumatique*. Le fantasme dramatisant la culpabilité visera ainsi à ce que ne soit pas trop accentué l'aspect traumatique du traumatisme.

C'est une telle accentuation que réalisent, paradoxalement, les conduites médicales, logiques, de déculpabilisation (« Vous n'y êtes pour rien, c'est un accident », dit-on au sujet qui subit un traumatisme ; « Vous n'y êtes pour rien si votre enfant est handicapé », dit-on aux parents ; « Tu n'y es pour rien, ce n'est pas de ta faute si tes parents divorcent, si ton père ou ta mère se détruit, se marginalise, vit dans la rue », dit-on à l'enfant qui assiste à de telles expériences – mais le sujet tient, lui, à y être pour quelque chose, car s'il n'y est pour rien c'est encore pire). On peut dire que la déculpabilisation destitue en quelque sorte le sujet, elle le prive d'une possibilité d'appropriation de ce qui de son histoire traumatique lui appartient, car elle accentue le caractère traumatique.

Cela ne signifie pas bien évidemment qu'il soit opportun de confirmer la culpabilité du sujet. Il est tout à fait essentiel de lui dire qu'il n'y est pour rien, mais cela ne suffit pas. Il faut aussi pouvoir entendre à quel point le sujet, lui, se sent coupable, même s'il sait qu'il n'y est pour rien. On peut dire que tant que l'on n'a pas pu vivre la culpabilité jusqu'au bout, on ne peut pas accéder à l'innocence, on ne peut pas dépasser le traumatisme. L'innocentation est un vrai processus psychique, elle ne se prescrit pas. C'est le fruit d'un travail psychique qui suppose de vivre la culpabilité jusqu'au bout.

Mais vivre la culpabilité jusqu'au bout, cela demande un certain nombre de conditions. Cela demande en particulier la présence d'un autre qui puisse entendre et tolérer la culpabilité, qui puisse recevoir et accompagner cette expérience et ainsi la consoler. La culpabilité écrasante vécue dans la solitude, c'est-à-dire en l'absence de tout objet (externe ou interne) compréhensif, conduit à l'impasse mélancolique. Vivre la culpabilité, tout comme le désespoir, en l'absence traumatique de tout objet est une catastrophe psychique. Vivre la culpabilité, tout comme le désespoir, en présence d'un objet bienveillant et empathique est une expérience de croissance mentale.

La culpabilité est le signe ou le témoin d'un mouvement d'appropriation, et si l'on respecte ce mouvement d'appropriation, si l'on tolère le travail d'élaboration de la culpabilité pour que le sujet accepte de prendre en compte, peu à peu, ce de son histoire dont il est innocent, pour qu'il puisse faire la part, raisonnable, petit à petit, de ce qui lui revient et de ce qui ne lui revient pas, alors le sujet accèdera à une véritable position d'innocence, ce qui est bien différent de l'innocentation défensive, ou de l'innocentation prescrite.

On peut donc parler d'un véritable travail de la culpabilité dans les contextes traumatiques. Qu'en est-il maintenant de la honte ?

Le travail de la honte

Prenons encore comme exemple les contextes de rencontre traumatique avec une anomalie, un handicap chez un enfant, un bébé, une psychopathologie grave et précoce. La honte est souvent difficile à explorer.

La honte a plusieurs sources, dans un tel contexte. Elle est d'abord liée à la sexualité : pour nombre de couples, l'arrivée d'un enfant porteur de handicap a un effet d'arrêt de la vie sexuelle. Celle-ci est associée à une scène primitive monstrueuse, inhumaine. Le handicap défie, provoque le sentiment d'humanité. Il attaque, fragilise, disqualifie l'humanité et la créativité parentales. La honte apparaît souvent, et peut être partagée, quand se réveille le désir sexuel. Comment montrer un désir, un plaisir, à l'endroit où l'enfant a été abîmé, mutilé, torturé (dans la réalité ou dans le fantasme).

La honte naît aussi de la blessure narcissique que produit le handicap, et de ce que j'ai appelé la *déception originare*. Celle-ci correspond à la perte de l'illusion qui nourrit tout désir d'enfant, illusion qui se fonde dans le narcissisme parental et ses vœux d'immortalité, tel qu'en a parlé Freud (1914), par exemple. Le handicap brise la continuité identitaire, produit une rupture de l'être ensemble dans la communauté humaine.

Quel serait le travail de la honte, dans ces contextes ? On peut bien sûr l'envisager de différentes manières. La honte enfouit le traumatisme, on l'a vu ; la honte dans sa version « signal » (sur le modèle de l'« angoisse signal », dont parle Freud – 1925) prévient le moi du retour de l'expérience traumatique, de la menace interne ou externe ; la honte soutient une projection, un retournement de la situation traumatique, comme je le disais (avec Guillaumin, 1973).

Je vais indiquer un autre aspect du travail de la honte, en partant d'une remarque faite par Jean-Claude Rouchy, à un moment où il discute de la transmission des « cryptes » et des

« fantômes », tels qu'en parlent Nicolas Abraham et Maria Torok (1987). On se souvient qu'Abraham et Torok ont montré comment la honte produit ce qu'ils appellent une *crypte* : le secret honteux partagé avec un objet en position d'idéal et que le sujet a perdu produit une crypte dans l'espace mental. Jean-Claude Rouchy (1995), à un moment où il discute de la transmission des cryptes et des fantômes, évoque l'hypothèse selon laquelle ceux-ci s'infiltreraient « dans la cache en creux de jeux interdits, de sensations, de jouissances inavouables [...], jalousement gardés par des sentiments de honte » (p. 156). *La honte, ainsi, garderait jalousement des jouissances inavouables.*

On peut rappeler aussi l'observation de Freud lorsque l'homme aux rats lui révèle, sur son insistance, les détails de la scène obsédante, celle du supplice anal avec les rats, scène qui gêne le patient, lui inspire du dégoût, lui répugne :

« Aux moments les plus importants du récit, écrit Freud, on remarque sur son visage une expression très singulièrement composite, dans laquelle, si je l'analyse, je ne puis voir que *de l'horreur devant son plaisir à lui-même inconnu* » (Freud, 1909, p. 145-146).

Le dégoût, comme la honte, est ici gardien de jouissances anales inconscientes.

Dans les contextes de rencontre traumatique avec le handicap, on peut observer la jouissance dans le *lien symbiotique* que développent le parent (souvent la mère) et l'enfant. La symbiose est une ici une symbiose particulière, c'est une symbiose secondaire, qui contient la connaissance de la séparation brutale, de la rupture de l'illusion primaire de non-séparation. Et cette symbiose secondaire est au service de la tentative de retrouvaille d'une illusion primaire, de la tentative de reconstruction d'une matrice symbiotique postnatale. Elle est au service du maintien à tout prix de la non-séparation, pour éviter le retour des effets désintégrateurs dus à l'expérience traumatique de l'altérité absolue que produit le handicap. Le fantasme qui anime alors le parent ou la famille est celui de *réintroduire l'enfant dans le ventre maternel*, dans l'utérus familial, pour qu'il se répare, et pour qu'il répare le ventre familial, qu'il reconstitue la complétude narcissique du corps familial qui a volé en éclats. Un tel lien symbiotique, pour le dire autrement, est une figure de l'incestualité telle que la décrit Racamier (1995).

La nature symbiotique du lien parent-enfant telle que la génère le handicap rend compte de l'hypertrophie de la dimension narcissique du lien de filiation, comme dirait Jean Guyotat (1980), mais elle témoigne aussi de la problématique œdipienne que vient parfois masquer cette inflation narcissique. Le handicap réactive, alimente les fantasmes incestueux. Il représente la punition expiatoire du désir coupable, de la faute.

Mais si les fantasmes incestueux sont mobilisés, si l'enfant devient un « enfant de la faute », un « enfant de la honte », on peut dire aussi que *l'anomalie rend possible le déploiement du fantasme incestueux*, ou des *agis incestuels*, dès lors que par elle-même la faute a déjà été expiée. Pour comprendre cette idée, on peut se souvenir de la manière dont Freud (1916) décrit, à propos du Richard III de Shakespeare, l'*être d'exception* que prétend devenir, en dédommagement, celui que la nature a injustement accablé de difformités. Parce qu'il a été injustement blessé, victime de préjudices congénitaux, le sujet pourra devenir un être d'exception, il pourra transgresser : jouer au scélérat, assassiner et faire tout ce qui lui plaira, comme dit Freud à partir des termes de Shakespeare. La punition, la rétorsion qui a été préalable autorise ainsi la transgression, dans le registre du meurtre, comme ici, ou bien dans le registre sexuel, incestueux, ou dans l'incestuel.

La transgression concerne en particulier le désir d'enfant, qui est toujours transgressif pour l'enfant œdipien en soi (il suppose de prendre la place du parent, de le tuer fantasmatiquement). Le handicap répond dans le fantasme à la transgression et confirme l'interdit de parentalité ou de sexualité, celles-ci étant réservées, dans la logique œdipienne, infantile, à la génération précédente. Et dans le même temps, parce que la faute a été punie, expiée, le handicap autorise le désir incestueux ou incestuel que le lien symbiotique vient éponger, et que la honte vient garder.

La honte peut donc s'appréhender depuis sa fonction de *gardien de jouissances secrètes*. Elle enfouit la jouissance. Si l'affect de honte lui-même peut être enfoui, la honte peut aussi être le gardien de l'enfouissement, du tenu secret.

Concernant le secret traumatique, on pourrait aussi parler d'une fonction d'*encapsulation du traumatisme*, un peu à l'image de ce que décrivent David Rosenfeld (1985) ou Frances Tustin (1986, 1990) à propos de la fonction des « capsules d'autisme », des « enclaves autistiques » dans les personnalités non psychotiques, qui conservent le traumatisme, tel quel, qui l'isolent et le conservent jusqu'à ce qu'une situation propice à une élaboration, à une transformation se présente.

On peut donc parler d'un travail de la honte, comme d'un travail de la culpabilité. Et on peut dire que ce travail de la honte, dans ces contextes traumatiques, traite entre autres les désirs incestueux, mais aussi les désirs meurtriers, infanticides.

La honte peut porter sur l'objet, sur l'enfant abîmé, monstrueux, ou plus exactement sur le moi disqualifié du sujet qui a créé cet enfant monstrueux ; mais la honte peut porter aussi sur les pensées, les désirs, les éprouvés mobilisés par et contre cet enfant, et en particulier les désirs infanticides, la haine.

Si le travail de la honte traite la haine (l'enfouit, l'encapsule, garde jalousement la jouissance secrète qu'elle peut procurer, etc.), on peut dire aussi que la honte produit la haine. Cet enfant qui fait honte devient objet de haine. On observe cela très couramment avec les enfants qui présentent une psychopathologie précoce, par exemple.

On voit ainsi comment une anomalie grave et précoce chez un enfant peut générer des situations où culpabilité et honte scellent des liens où se mêlent souffrance et réconfort, violence et attachement.

Honte et transmission cryptique de la culpabilité

Un mot sur la transmission. On a différencié honte et culpabilité, mais on pourrait aussi souligner un *lien de filiation*, pourrait-on dire. La honte proviendrait d'une transmission de la culpabilité.

Si la honte produit une crypte, la culpabilité aussi peut être encryptée, lorsqu'elle n'est pas élaborée, lorsqu'elle écrase le moi, lorsqu'elle ne peut être subjectivée et donc refoulée (même si le refoulement est un destin possible de la culpabilité, contrairement à la honte).

Si l'on reprend le modèle de la crypte d'Abraham et Torok, et le modèle de la transmission de la crypte, on pourrait dire ou faire l'hypothèse que dans les situations de transmission transgénérationnelle de la culpabilité, de la « faute », le sentiment de honte ou l'éprouvé de honte (éprouvé diffus, énigmatique, envahissant l'être) se présenterait souvent comme l'effet d'une transmission de la culpabilité non subjectivée, non symbolisée. La honte serait l'effet d'une transmission cryptique de la culpabilité. On est là dans une des figures de la *transmission traumatique* et de la transmission *du* traumatique.

Et on peut penser que, dans les contextes de handicap chez un enfant, il y a là un des effets potentiels de la culpabilité parentale sur les enfants de la fratrie en général et sur l'enfant porteur de l'anomalie lui-même. C'est là une des sources de la honte. La culpabilité parentale est une source de la honte chez l'enfant.

Et on peut penser aussi, bien sûr, aux situations dans lesquelles un ancêtre a commis une faute, est coupable d'un acte transgressif, amoral, et dans lesquelles cette histoire est tue, secrète, non dite, réprimée. La transmission de cette culpabilité « négative », non subjectivée, prendra la forme d'une honte diffuse chez les descendants : honte de porter ce nom, d'être originaire de cette région, issu de cette culture, etc.

Les expériences d'humiliation

Humiliation et honte

L'un des éprouvés ou l'une des expériences liées à la honte est l'humiliation.

La honte est éprouvée lorsque la situation de violence humiliante a lieu en public, convoque le regard de l'autre, des autres, rabaisse le sujet, attaque le narcissisme, blesse le narcissisme.

Un patient souffre d'angoisses, d'attaques de panique, de « phobie sociale ». Celle-ci se manifeste par une claustrophobie tétanisante, par exemple dans les embouteillages lorsqu'il est en voiture. Il est impossible pour lui de sortir, de se rendre au travail, et il est en arrêt de travail depuis des mois.

Il ne trouve aucun sens à ces angoisses. Quand je lui demande s'il se souvient de la première fois où il a éprouvé ce sentiment ou cette sensation, il me dit que cela remonte à quelques mois, sans qu'il y ait eu un événement particulier, d'après lui. Si j'insiste un peu et lui demande s'il a déjà eu cet éprouvé lorsqu'il était enfant, il réfléchit longuement et, tout en affirmant que cela n'a certainement rien à voir, il raconte une scène de brimade par un instituteur, lorsqu'il était au CP, qui l'avait réprimandé en se moquant de lui, alors qu'il n'était pas fautif de ce dont il était accusé, et cela devant tous ses camarades qui à leur tour l'avaient ensuite rabaisé. L'humiliation et la honte avaient été insoutenables. On voit aussi l'injustice dans laquelle se produit l'expérience de violence.

Les regards tournés vers lui, dans un embouteillage comme dans toute situation où il est au centre d'une scène, regards chargés de cette persécution infantile, deviennent à leur tour insoutenables. Cela se produit actuellement pour des raisons conjoncturelles qui ont conduit au retour brutal de ces éprouvés enkystés.

Humiliation et culpabilité

L'humiliation produit la honte, mais elle est aussi liée à la culpabilité.

C'est le cas par exemple dans les scénarios masochistes, au sens sexuel, au sens du masochisme de Sacher Masoch, où le sujet doit être puni et humilié par une femme bourreau, comme un enfant méchant qui a transgressé. C'est la transgression coupable qui justifie l'humiliation comme rétorsion.

Mais on va retrouver aussi la honte. En effet, le bourreau du masochiste est une imago froide, une femme ou une mère à la sentimentalité congelée et cruelle, comme le dit Gilles Deleuze (1967) qui a bien étudié le contexte masochiste. La femme idéale du masochiste est

une femme à la fois froide, maternelle et sévère, une femme glacée, sentimentale et cruelle. Ce froid est une « sentimentalité suprasensuelle congelée », dit Deleuze, protégée par la fourrure (souvent présente dans les fantasmes masochistes – ou bien le cuir). Et on peut penser que le masochiste qui recherche une telle femme, une femme-bourreau à qui il donne le pouvoir d'avoir droit de vie et de mort sur lui (car dans le scénario masochiste c'est le masochiste qui est le vrai maître de la situation, ce n'est pas le bourreau, contrairement au sadisme et au scénario sadique, où là c'est bien le sadique le maître), cherche en fait à vérifier qu'il ne va pas être tué, et cherche à répéter cette expérience et cette vérification : c'est l'expérience du décamponnement, de l'objet froid duquel le bébé se sent décamponné, ce qui le fait tomber dans le vide de la nudité et de l'impuissance absolue.

Voilà comment honte et culpabilité se rejoignent et s'articule dans la scène de l'humiliation.

Voici d'ailleurs un exemple où on va voir comment un besoin de punition – lié à la culpabilité – s'articule à un besoin de se sentir exister – lié au décamponnement narcissique.

C'est un adolescent qui révèle qu'il a exercé des attouchements (et peut-être plus), quelques années auparavant, sur l'enfant de la compagne de son père, qui est plus jeune que lui (il aurait même tenté de le sodomiser). Son père et sa compagne ne le croient pas, et sont troublés par son insistance à confirmer ces faits. Ils pensent que l'adolescent essaie de se mettre en valeur en faisant ainsi l'intéressant, car il est jaloux du fils de la compagne du père, qui a de l'ascendant sur lui. Et celui-ci d'ailleurs ne se serait jamais laissé maltraiter sexuellement. L'adolescent énonce ainsi de tels mensonges pour se venger de l'humiliation, pense son père.

Mais sa mère, elle, l'a cru, a fait appel à une assistante sociale qui a fait un signalement. La gendarmerie a convoqué tout le monde, etc., et on imagine la catastrophe et la désorganisation familiale que tout cela a produit. Le père somme son fils de dire la vérité aux gendarmes. Celui-ci acquiesce et dit donc *sa* vérité : il confirme les faits, et souffre du fait qu'on ne le croit pas. Bref, tout cela prend un certain temps, jusqu'à ce que cet adolescent passe à nouveau à l'acte sur sa jeune cousine de 10 ans, et insiste pour se livrer à des attouchements malgré son désaccord. Nouvelle convocation à la gendarmerie, la machine socio-judiciaire est en route.

Évidemment, il raconte tout cela avec peu d'affects, en apparence. Il peut raconter les faits sexuels comme s'il parlait de la météo, puis passer à son DS de math, compter le nombre de jours qui le séparent des vacances, etc.

Lors d'une séance avec cet adolescent, je constate avec étonnement non pas son désir mais son *besoin* d'être puni. C'est quasiment pour cela qu'il a recommencé. Il imagine que le juge va le punir en l'envoyant dans un centre éducatif fermé...

Mais il n'est pas question de jouissance à être puni, c'est comme si la punition lui donnait un véritable sentiment d'exister, un sentiment d'être. C'est comme s'il se sentait vivant et humain. Enfin on le croit, et on le punit... mais de quelle faute ?

Il me dit qu'il fait des choses interdites qui méritent punition. Il est intéressé par les petites filles. C'est plus fort que lui. Ce n'est pas que les filles de son âge ne l'intéressent pas, mais il n'arrive pas à sortir avec une fille, les filles se moquent de lui (il est maigre, avec de grosses lunettes, plein d'acné, bref, son physique se prête à la moquerie).

Les petites filles « c'est plus facile à attraper », dit-il.

Il me parle ensuite de la séparation de ses parents, sa mère est partie quand il avait 8 ans, il est resté avec son père qui n'a laissé le choix à personne. Sa mère lui a « échappé », dit-il. (Alors, est-il coupable de cette perte ? Doit-il en être puni ?)

Mais s'il a besoin d'« attraper » les petites filles, d'attraper l'objet, ce n'est pas pour réaliser un désir œdipien, c'est comme dirait Racamier (1992, 1995) pour échapper à tout désir. À toute relation amoureuse qui l'humilie. À tout éprouvé affectif. On peut tout à fait comprendre cela en termes d'antœdipe, selon la conception de Racamier (l'inceste, dit Racamier, n'est pas la réalisation du désir œdipien, il est le meurtre du désir).

Notons qu'à la fin de la séance, sur le pas de la porte, il me dit une phrase banale, mais qui dans le contexte me paraît extraordinaire : il me dit qu'en venant il est « passé à l'escrime » (il faisait de l'escrime et il est passé voir son ex-entraîneur – ça c'est le sens manifeste). Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre « l'escrime : les crimes », ou « laisse-crime », ou « passer à les-crimes, passer aux crimes »... Autrement dit ce que montre cet adolescent avec ses comportements sexuels, ou qui ont l'allure de la sexualité génitale, c'est à la fois sa rage contre ses parents, son désir d'« agir le crime », de « passer à les-crimes », et en même temps son besoin de « laisse-crime », de « laisser le crime », son besoin d'être puni pour désinvestir la colère contre l'objet, contre cet objet couple « criminel » qui l'a empêché de se développer en sécurité, qui s'est « échappé », qui l'a « échappé » lui-même, dont il a été « décamponné ».

Honte, culpabilité, humiliation et tyrannie

L'une des manières de traiter l'humiliation, et la honte en général, est de renverser la honte, et d'humilier un autre. C'est ce qui se produit dans les liens tyranniques, les liens de tyrannie-et-soumission, comme les désigne Meltzer. De quoi est-il question ?

Meltzer (1968, 1987, 1992) développe l'idée selon laquelle la tyrannie est une organisation défensive contre des éprouvés de terreur inconsciente et des angoisses dépressives. La tyrannie-et-soumission est caractérisée par la destruction par le tyran d'un objet interne de l'esclave pour en assumer le rôle. L'enjeu pour le tyran est d'aménager des

angoisses persécutoires extrêmes qui le harcèlent, en se trouvant un esclave dans lequel projeter ces angoisses.

Comment le tyran fabrique-t-il un esclave ? Il peut en trouver un par hasard, qui passerait par là à la recherche d'un tyran. Mais le processus général consiste, pour le tyran, à détruire un objet interne d'un autre et à prendre la place et assumer la fonction de cet objet, particulièrement celle du surmoi. Le tyran établit sa position en détruisant les relations internes de la personne qui se soumet ou qu'il soumet à lui. C'est ce qui se passe également et en partie dans les contextes de « perversion narcissique » tels que les conçoit Racamier (1992, 1995).

Meltzer souligne aussi la place et la fonction de l'analité dans la tyrannie-et-soumission – analité dont on a vu qu'elle était particulièrement concernée par la honte et donc par l'humiliation. Le tyran vit dans un monde anal, dans un derrière, dans un cloaque, un « claustrum », dit Meltzer. Le « compartiment anal », dans ce claustrum, est directement en correspondance avec le « compartiment sein-tête », comme dit Meltzer, siège des éprouvés de grandiosité narcissiques. Et le moi va naviguer du cloaque anal au sein-tête grandiose, du sentiment d'humiliation dégradante au sentiment de grandiosité toute-puissante.

La « mentalité » du monde tyrannique est toujours marquée par l'omnipotence ou l'omniscience et ses différentes figures, par l'excitation et la violence qui remplacent l'intimité émotionnelle, par l'imposture – l'identité développée étant une identité pseudo.

Voilà l'atmosphère de l'univers mental dans lequel se développe la tyrannie.

Les affects dont cherche à se débarrasser le tyran, et dont l'esclave est porteur, concernent souvent la honte et la culpabilité. La honte, on l'a vu, est liée à l'analité, et à l'analité exposée. Le tyran vit dans la crainte de l'humiliation, et il renverse l'humiliation en une idéalisation grandiose du soi, en projetant dans l'autre, en faisant prendre en charge à l'autre ses affects de honte comme de culpabilité. Mais plus le soi est grandiose, plus l'humiliation est intense, et plus la destructivité anale sera violente.

Voilà une des logiques de la tyrannie, où le sujet développe et exhibe un soi grandiose, idéalisé, omnipotent, et d'autant plus omnipotent qu'il est confronté à l'humiliation, à l'impuissance, blessure narcissique qu'il doit à tout prix éviter, et qui le conduit à exercer des violences importantes.

Prenons l'exemple de l'adolescence. L'adolescent lutte fréquemment contre des éprouvés d'humiliation, et c'est ce qui peut le conduire à développer des fantasmes omnipotents, grandioses, ou à idéaliser des positions délinquantes, toutes-puissantes (Garland *et al.*, 1998).

Je pense par exemple à un adolescent qui développe des idées suicidaires après l'échec de son projet grandiose : être un mannequin dans une agence mondialement célèbre. Il s'est renseigné et sait qu'il ne sera pas pris parce qu'il lui manque quelques centimètres par rapport à la taille standard requise. Il a alors planifié une opération chirurgicale qui consiste à allonger les jambes en ajoutant des fragments d'os aux tibias, etc. Il connaît toute la procédure, la clinique dans un pays étranger qui peut réaliser cette opération à faible prix, les moyens de gagner l'argent nécessaire, etc. Il lui manque juste l'accord de ses parents. Ceux-ci trouvant ce projet – non sans raisons – un peu délirant, ne peuvent pas lui donner leur accord. Et la seule issue, s'il ne peut réaliser son projet, est pour lui de se suicider. Il imagine se jeter sous un train.

Bien sûr on peut parler de castration intolérable, mais on peut aussi voir combien cette exhibition phallique, qui est le fruit d'une humiliation narcissique traumatique, se retourne en destructivité anale (être broyé par un train), si la grandiosité est mise en défaut. Le dégonflement de la grandiosité fait tomber dans un monde anal, un monde destructeur et persécuteur.

Certains chercheurs psychanalystes qui travaillent la question du traumatisme ont décrit ce qu'ils appellent l'« idéalisation de la position délinquante » (Garland *et al.*, 1998) qui conduit certains sujets à produire le traumatisme, l'accident qu'ils subissent, cela dans certains contextes traumatiques, du fait par exemple d'avoir ignoré des mesures de sécurité élémentaires, d'avoir négligé des signes d'un danger potentiel, ou de s'en être moqué comme on se moquait des devins dans les tragédies grecques. Cette idéalisation de la position délinquante est mise en lien, entre autres et en particulier, avec la *peur d'être humilié*. L'humiliation, la honte, est une blessure narcissique qu'il faut à tout prix éviter, comme dans les rivalités adolescentes qui conduisent à mépriser les anxiétés humaines ordinaires et les actions réfléchies, cela pour se sentir très fort, très puissant.

On peut dire qu'analité, grandiosité et tyrannie sont solidaires. Voici un bref exemple qui illustre cette articulation tyrannie/grandiosité/analité, et cette fonction de porte-affect, ici de porte-honte.

Il s'agit d'une femme avancée en âge (elle a dans les 70 ans) qui consulte car elle essaie de se séparer de son mari. Celui-ci est un véritable tyran cruel, pervers, qui maltraite sexuellement sa femme depuis de nombreuses années. Il l'a littéralement « cassée » : celle-ci souffre en effet d'ostéoporose et s'est concrètement cassé des os sous l'effet de la violence physique de son mari. Celui-ci a aussi incesté leur fille il y a

une vingtaine d'années, avant de violer quotidiennement son épouse de différentes manières, car tout cela a commencé quand il est devenu impuissant.

Je ne vais pas entrer dans les détails mais le matériel que je pourrais exposer met en évidence le caractère anal du monde dans lequel vit ce couple. Cette dame parle non seulement des « cochonneries » que fait son mari, de la « merde » dans laquelle elle est, mais aussi de celle dans laquelle elle a toujours été, évoquant l'incontinence de son père qu'elle a dû soigner pendant des années et qui n'acceptait d'être nettoyé que par elle. Si son mari a perdu son phallus, blessure narcissique honteuse insurmontable, l'exhibition phallique grandiose se retrouve dans certaines de ses activités, comme par exemple des « concours de jardin » : il participe, en effet, à des concours de jardin, où il brille aux yeux de tous dans le village qu'ils habitent car il a toujours « les tomates qui montent le plus haut »...

On peut dire que cet homme se débarrasse de la honte par la tyrannie perverse, omnipotente, qui avilie, rabaisse, « abjecte » l'autre, pourrait-on dire. La honte est transmise, hébergée, éprouvée par son épouse (par l'effet de processus identificatoires projectifs) à différents endroits : elle a honte de l'humiliation qu'elle subit, mais aussi de la manière dont elle a entretenu ce lien (et elle relate différents contextes de séparation, suite à des hospitalisations, par exemple, où elle aurait pu rompre ce lien mais où elle est revenue chaque fois chercher son mari tyran).

Il faut bien sûr souligner la puissance des alliances inconscientes, des pactes scellés entre les protagonistes du lien tyrannique, des jouissances secrètes qui font que la séparation est souvent aussi impossible sinon plus que la vie commune.

On peut donc dire que le tyran – tout tyran – est toujours un gros bébé immature, gonflé narcissiquement, dont l'enflure du narcissisme prend la place d'un processus de développement, de croissance mentale, et qui se débrouille pour faire prendre en charge par d'autres ses angoisses, ses terreurs (qu'il n'a pas pu apprendre à gérer lui-même, puisqu'il n'a pas grandi, puisqu'il est frauduleusement adulte). Il développe non pas un soi adulte, mais un soi grandiose qui répond à un profond sentiment d'humiliation. Le tyran vit dans un monde infantile, archaïque, où les enjeux sont essentiellement d'ordre narcissique, et il installe ce monde au-dehors, il l'impose. Il s'agit d'un monde anal, organisé selon des logiques anales, où règne la violence sous des formes manifestes, brutes, ou bien sophistiquées, masquées. La communication est remplacée par l'influence, l'induction, l'emprise ; la conviction ou la démonstration par la persuasion, etc. Autrement dit, dans un tel monde, la pensée a peu de place, les projections, les projectiles remplacent les communications de pensées.

La tyrannie a en effet pour effet de – et consiste à – empêcher de penser. Meltzer disait que le tyran tue les bébés internes de l'autre. Autrement dit il tue ou cherche à tuer la créativité, il attaque la pensée de l'autre.

On pourrait bien sûr relier à nouveau cette modélisation de la tyrannie-et-soumission à la notion de perversion narcissique telle que Racamier a pu la décrire (1992, 1995). Racamier soulignait, par exemple, la façon dont la pensée est attaquée par le pervers narcissique : sa pensée est une « antipensée », une « pensée pour ne pas penser. Alors que la pensée est toute faite de liaisons, la pensée perverse n'opère que dans la disjonction et dans la déliaison. [...] Les "instruments" (contacts et pensées) utilisés d'ordinaire pour le lien sont, par le pervers, employés systématiquement pour la déliaison » (1992, p. 297).

On peut dire aussi que la violence tyrannique, humiliante, notamment sexuelle mais pas seulement, peut prendre l'allure de l'œdipe, mais elle n'en a que l'allure, le masque qui recouvre des logiques que Racamier qualifie d'antœdipiennes.

Honte et créativité

Quelques mots, pour terminer, sur la créativité, qui est l'un des destins – les plus heureux, pourrait-on dire – de la honte. Je vais explorer ce destin par l'évocation d'une rapide vignette clinique, qui reprend un certain nombre de points que j'ai évoqués.

Il s'agit d'un patient qui est un artiste. C'est quelqu'un de brillant, qui a très bien réussi socialement, qui est reconnu dans le milieu artistique, qui a beaucoup de talent. Mais « du dehors on ne voit pas le malaise intérieur », dit-il.

Je signalerai simplement, de son histoire, qu'il a vécu une relation de grande proximité avec une mère hyperprotectrice, un père absent (qui voyageait beaucoup et qui un jour n'est pas revenu). Pour faire vite, on dira qu'il était le phallus de la mère : enfant déifié que la mère exhibait, qu'elle s'est gardé pour elle (il n'est pas allé à l'école avant 6 ans, il dormait avec elle jusqu'à l'adolescence), etc. Il était le garant de la complétude narcissique de cette mère possessive, exerçant une emprise totale sur lui.

À l'âge adulte, surmontant ses conflits de loyauté, ses craintes de trahir la mère – qui empêchait toute aventure amoureuse et qui le conduisait à passer pour homosexuel –, il quitte sa mère et fait sa vie (il n'est pas homosexuel, sur le plan manifeste, mais n'a jamais pu avoir d'enfant, car n'en a jamais eu le désir – sauf peut-être depuis quelque temps).

Après cette séparation sa mère décompense, devient folle : elle se retire chez elle, ne se sépare de plus rien, accumule les poubelles, déchets, s'entoure d'une meute de chats, etc.

Il devra la faire hospitaliser, et elle en mourra.

Ce patient est un artiste, et en particulier il dessine des bandes dessinées d'humour noir, très noir, mais plein d'humour. Les gens de son entourage apprécient ses albums mais les trouvent trop choquants pour être exposés dans leur bibliothèque. Ils se demandent comment il peut imaginer de telles choses, est-ce qu'il se soigne parce qu'il doit vraiment être malade... Ils lui disent qu'« il exhibe l'horreur ».

Lors d'une séance, il parle de son mal de dos, avec toute une théorie biomécanique... « Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça parce que tout ça ne vous concerne pas... », dit-il.

Je lui demande s'il se souvient de la première fois où il a ressenti cette douleur. « Quand j'ai déménagé la maison de ma mère ». Il s'agit d'une scène qu'il n'a jamais racontée à personne.

Scène d'horreur, surréaliste. La maison était un « antre de puanteur ». Il fallait trier les déchets, les pourritures... Au milieu on trouvait parfois quelques objets précieux, de famille... Il a fallu tout jeter par la fenêtre dans une grande benne de travaux publics... Il avait honte devant les ouvriers de l'entreprise qui étaient horrifiés, qui de temps en temps demandaient s'ils pouvaient garder tel objet... Il s'agissait d'ouvriers immigrés, qui parlaient à peine français, qui avaient fui la misère et se retrouvaient là dans une scène d'horreur.

On retrouve l'analité, le cloaque, l'« abjecte » dont il était question tout à l'heure. Le ventre maternel véritable antre de puanteur...

Dans un coin, se trouvait une vitrine avec ses jouets d'enfants, intacts, jouets qu'il avait à peine le droit de toucher, lorsqu'il était enfant, pour ne pas les abîmer. Signe de l'exhibition phallique, de l'idéalisation fétichisée.

Bref, je fais un lien avec ses dessins humoristiques, où il exhibe l'horreur, comme pour l'exorciser, l'appivoiser, et qui contiennent peut-être une trace de cette honte retournée.

Il accepte ce lien, tout en disant qu'il ne trouve pas ses dessins très provocants. Et puis c'est à peine lui qui dessine, dit-il : « C'est presque du dessin automatique. »

Je lui dis que c'est peut-être un peu l'effet de l'inconscient.

« Ah bon, pourtant ma femme n'arrête pas de me dire que je suis le seul à ne pas avoir d'inconscient » (sa femme qui, je dois le préciser, est psychologue).

Je lui dis : « Vous pouvez lui dire que si. »

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM K. (1924), « Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux », trad. fr., in *Œuvres complètes*, tome 2, *Développement de la libido*, Paris, Payot, 1977, p. 255-313.

ABRAHAM N., TOROK M. (1987), *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Flammarion.

CICCONE A. (2014). *La Psychanalyse à l'épreuve du bébé. Fondements de la position clinique*, nouvelle édition augmentée, Paris, Dunod.

CICCONE A., FERRANT A. (2015), *Honte, Culpabilité et Traumatisme*, nouvelle édition augmentée, Paris, Dunod.

COOPER H., MAGAGNA J. (2005), « Les origines de l'estime de soi dans la petite enfance », in Magagna et al., *Le Nourrisson dans sa famille. Transformations intimes*, trad. fr., Larmor Plage, Le Hublot, 2007, p. 29-55.

DELEUZE G. (1967), *Présentation de Sacher Masoch*, avec le texte intégral de *La Vénus à la fourrure*, Paris, Éditions de Minuit.

EMDE R.N. (1992), « Social referencing research : uncertainty, self and the search for meaning », in Feinman et al., *Social Referencing and the Social Construction of reality in infancy*, New York, Plenum Press, p. 79-94.

EMDE R., OPPENHEIM D. (1995), « La honte, la culpabilité et le drame œdipien : considérations développementales à propos de la moralité et de la référence aux autres », trad. fr., *Devenir*, vol. 14, n° 4, 2002, p. 335-361.

FREUD S. (1909), « Remarques sur un cas de névrose de contrainte », trad. fr., in *OCF-P IX*, Paris, PUF, 1998, p. 131-214.

FREUD S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », trad. fr., in *OCF-P XII*, Paris PUF, 2005, p. 213-245.

FREUD S. (1916), « Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », trad. fr., in *OCF-P XV*, Paris, PUF, 1996, p. 13-40.

FREUD S. (1925), *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, trad. fr., in *OCF-P XVII*, Paris, PUF, 1992, p. 203-286.

HERMANN I. (1945), *L'Instinct filial*, trad. fr., Paris, Denoël, 1972.

GARLAND C. et al. (1998), *Comprendre le traumatisme : une approche psychanalytique*, trad. fr., Larmor-Plage, Le Hublot, 2001.

GUILLAUMIN J. (1973), « Culpabilité, honte et dépression », *Revue française de psychanalyse*, tome XXXVII, numéro spécial congrès, p. 983-1006.

GUYOTAT J. (1980), *Mort/Naissance et Filiation*, Paris, Masson.

JANIN C. (2007), *La Honte, ses figures et ses destins*, Paris, PUF.

KLEIN M. (1934), « Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs », trad. fr., in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1984, p. 311-340.

KLEIN M. (1948), « Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité », trad. fr., in Klein et coll., *Développement de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1980, p. 254-273.

KLEIN M. (1959), « Les racines infantiles du monde adulte », trad. fr., in *Envie et Gratitude et Autres Essais*, Paris, Gallimard, 1984, p. 95-117.

KLINNERT M.D. (1985), « The regulation of infant behaviour by maternal facial expression », *Infant Behaviour and Development*, n° 7, p. 447-465.

- KLINNERT M.D., EMDE R.N., BUTTERFIELD P., CAMPOS J.J. (1986), « Social referencing : the infant's use of emotional signals from a friendly adult with mother present », *Developmental Psychology*, n° 22, p. 427-432.
- LACROIX M.-B., MONMAYRANT M. *et al.* (1995), *Les Liens d'émerveillement. L'observation des nourrissons selon Esther Bick et ses applications*, Toulouse, Érès.
- MAGAGNA J., SEGAL B. (1998), « Attachment to the false object », in Adamo et Polacco-Williams (sous la dir. de), *Lavoro con adolescenti problematici con i loro genitori ed altri operatori*, Naples, Citta del Sole.
- MAGAGNA J. *et al.*, (2005), *Le Nourrisson dans sa famille. Transformations intimes*, trad. fr., Larmor Plage, Le Hublot, 2007.
- MELTZER D. (1968), « La tyrannie », trad. fr., in *Les structures sexuelles de la vie psychique*, Paris, Payot, 1977, p. 225-235, et in Ciccone (sous la dir. de), *Psychanalyse du lien tyrannique*, Paris, Dunod, 2003, p. 157-166.
- MELTZER D. (1987). « Sadomasochisme et tyrannie-et-soumission : une différenciation essentielle », trad. fr., in Meltzer *et al.*, *Donald Meltzer à Paris. Conférences et séminaires au GERPEN*, Larmor-Plage, Éditions du Hublot, 2013, p. 101-108.
- MELTZER D. (1992), *Le Claustrium*, trad. fr., Larmor-Plage, Éditions du Hublot, 1999.
- NATHANSON D. (1987), *The many Faces of shame*, New York, Guilford Press.
- RACAMIER P.-C. (1992). *Le Génie des origines*, Paris, Payot.
- RACAMIER P.-C. (1995), *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Éditions du Collège de Psychanalyse Groupale et Familiale.
- ROSENFELD D. (1985), « Identification and its Vicissitudes in Relation to the Nazi Phenomenon », *The International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 67, part 1, p. 53-64.
- ROUCHY J.-C. (1995), « Secret intergénérationnel : transfusion, gardien, résurgence », in Tisseron (sous la dir. de), *Le Psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod, p. 145-174.
- SAMEROFF A.J., EMDE R.N. (1989), *Les Troubles des relations précoces selon l'approche développementale*, trad. fr., Paris, PUF, 1993.
- SHORE A. (1994), *Affect Regulation and the Origin of the self*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum.
- SORCE J., EMDE R.N. (1981), « Mother's presence is not enough : effect of emotional availability on infant exploration », *Developmental Psychology*, n° 17(6), p. 737-745.
- STERN D.N. (1985), *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, trad. fr., Paris, PUF, 1989.
- TOMKINS S.S. (1963), *Affect, Imagery, Consciousness*, vol. 2, *The Negative Affects*, New York, Springer.
- TUSTIN F. (1986), *Le Trou noir de la psyché*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1989.
- TUSTIN F. (1990), *Autisme et Protection*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1992.
- WINNICOTT D.W. (1950), « L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif », trad. fr., in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1976, p. 80-97.